

TEXTE //
LOUIS-CYPRIEN RIALS

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE LOUIS-CYPRIEN RIALS

Né en 1981 à Paris, Louis-Cyprien Rials pratique la photographie et la vidéo. Après des études de théâtre au conservatoire, son aspiration à des modes de création indépendants l'ont incliné vers les choix qui ont marqué sa carrière d'artiste.

En 2005, il est parti vivre trois ans à Tokyo et y a organisé sa première exposition, *Koban*. Depuis son retour du Japon, il vit entre Paris et Berlin. Il y poursuit ses recherches.

En 2010, il est parti pour un premier voyage à moto qui l'a conduit à Tchernobyl et en Europe de l'Est. L'année suivante, il est reparti pendant plusieurs mois : Il a alors parcouru l'ex-Yougoslavie, la République Turque de Chypre du Nord, l'Irak, la Géorgie, l'Arménie, la République du Haut- Karabagh, la Crimée, en documentant aussi bien des formes et des paysages que des zones entières, fermées, qu'il voit comme des " parcs naturels involontaires "

En 2012, il a terminé sa première fiction expérimentale, le western déshumanisé *Nessuno*.

Résident au Centre des Arts Photographiques de Bahrain de mars à mai 2014, il y a exposé à la maison Jamsheer, a donné des enseignements et entamé plusieurs projets, notamment, avec l'aide du chercheur Pierre Lombard sur les restes de la civilisation, *Dilmun*.

En décembre de la même année il a été invité à réaliser son projet d'icônes ainsi que le projet documentaire *Russia America* en résidence à Kronstadt par le NCCA. (National Center of Contemporary Art)

Il s'investit de plus en plus dans la création de vidéos à mi-chemin entre l'art et le documentaire contemplatif, avec les projets *Holy Wars*, *Dilmun Highway* (Bahreïn, 2014) et *Mene, Mene, Tekel, Upharsin* (Irak, 2015).

INTRODUCING

une exposition personnelle de **Louis-Cyprien Rials**

15 Octobre - 26 Novembre 2016

Avec le soutien aux galeries / première exposition du  Centre National Des Arts Plastiques

En 1917, Fernando Pessoa écrit un récit initiatique assez étrange, *Le Pèlerin*, dans lequel le narrateur s'engage au sein d'un périple à l'intérieur de son pays, sans en connaître réellement la raison. A travers des villes et des villages, il recherche un mystérieux Homme en noir qu'il aurait vu fugacement. Bien au-delà des routes d'un seul territoire, Louis-Cyprien Rials entreprend dès 2006 un séjour de trois ans au Japon où il immortalise des bâtiments à l'abandon. Mais habité de géopolitique, il réalise qu'il ne peut se contenter d'une approche formelle de ces sites et faire de la seule poétique architecturale son sujet. En parallèle, il développe un travail sur les pierres italiennes, à partir de celles qu'il collectionne, scanne et édifie en picturalité paysagiste, puis débute ses vidéos. L'une des premières *Nessuno* - d'ailleurs le titre d'un poème de Fernando Pessoa -, se déroule dans le vent d'un désert espagnol, évoquant un Don Quichotte face à ses moulins... Le ton se durcit au fil des ans, puisque l'artiste se rend à Tchernobyl, en République Turque de Chypre du Nord, à Bahreïn, puis en Irak en 2015, obsédé autant par les lieux que ceux qui les hantent, sujet qu'il décline dans sa première exposition en galerie, *Introducing*.

Une Chine fantasmée, qu'il n'a pu visiter après un accident arrivé au Kazakhstan, est à l'origine de certaines nouvelles pièces s'inscrivant dans une perception du pays construite à travers ses poncifs ou ses réalités. Des pierres taillées, glanées sur internet, laissent planer le doute sur l'authenticité de leur origine, mais non sur leur apparence proche de la matérialité de la chair. Des sculptures en fausse fordite, pléonasme d'un minéral créé par l'homme et provenant de peintures d'anciennes carrosseries de voitures, s'accompagnent d'une vidéo qui surjoue dans ses tons kitch l'impossibilité des touristes du Lexiagu, une terre rouge du Dongchuan, de ne pas saturer leurs couleurs. Jusqu'à présent séduit par des carnations davantage associées à l'idée du bon goût, Louis-Cyprien Rials s'éprend de couleurs vives et dansantes. Puis dans un grincement de dents interrogeant le but des globe-trotteurs assoiffés de découvertes, combiné à une réelle empathie pour les habitants des pays qu'il visite, il édite des cartes-postales des lieux qui n'en ont pas, tels la zone d'exclusion de Tchernobyl, la ville de Varosha, devenue fantôme suite à l'invasion Turque, ou l'ancien monument du parti communiste en Bulgarie, Buzludzha, avant d'imposer une rupture de rythme. A nouveau, l'élégance des impressions minérales qui réfèrent aux amours que, déjà, Pline L'Ancien nourrissait pour les pierres. Tout comme Roger Caillois, qui s'intéressait en parallèle à la guerre et remarqua que les paésines, appelées aussi des marbres en ruine, reproduisent pour certaines des paysages évoquant des villes embrasées ou délabrées, habitées de minarets ou de beffrois qui s'écrouleraient... Louis-Cyprien Rials a été témoin de pays massacrés, notamment quand il se rend à Bakofa en Irak, et se retrouve dans une ville désertée des Chrétiens d'Orient, dont les fantômes ne subsistent que dans leurs icônes abandonnées. Il se fait Pèlerin et aurait pu incarner un personnage de Pessoa. Il fictionnalise sa réalité et passe à l'action, considérée comme étant bien plus salutaire que l'abandon suicidaire de l'artiste Bas Jan Ader, qu'il cite souvent.

On reconnaît ses autres références dans des hommages très appuyés à *Stalker*, d'Andreï Tarkovski et *La Jetée*, de Chris Marker, pour ses dernières vidéos, *And there was no miraculous* ou *Polygon*. Si ce titre rappelle évidemment la figure géométrique, il s'agit aussi d'un site internet américain consacré aux jeux vidéo, dont l'idée est de s'attacher à l'histoire de ceux "derrière" le jeu, autant qu'au jeu lui-même. Séquencé en quatre parties, en noir et blanc et couleur, son propre *Polygon* renvoie à bien des niveaux à ses deux cinéastes préférés. Avec le réalisateur russe, Louis-Cyprien Rials partage une vision mystique du monde et la volonté d'imposer dans son travail une frontière non élucidée entre l'imaginaire et le réel. Chez lui aussi, on part à la recherche d'une "Zone", filmée par Tarkovski devant la centrale Electrique de Tallinn, en Estonie, et vécue ici au polygone Nucléaire de Semipalatinsk. De *La Jetée*, on retrouve l'obsession des cicatrices, de la guerre, la mort ou la destruction de villes, rendue plus supportable par l'érotisme de voix chuchotant dans une langue étrangère. Là encore, on y parle de radioactivité et d'expérience, comme celle que s'est imposée Louis-Cyprien Rials pour sa première performance filmée. Dans *And there was no miraculous*, il s'immortalise ainsi nu et séchant au soleil, après une plongée dans le Lac Chagan, créé en 1965 au Kazakhstan par l'essai nucléaire éponyme. Au-delà d'un appel sacrificiel ou d'une recherche de stigmates, l'expérience confirme cette appétence désespérée de moments vécus, affirmant que l'artiste ne mène pas un travail sur la mémoire mais sur une exploration empirique continuellement en train de se nourrir. Mais il ne pleure pas, à l'opposé d'un Bas Jan Ader qui interpella le regardeur de la tristesse infinie d'une vidéo dans laquelle il s'effondrait à défaut de n'avoir plus rien à dire.

Dans *Stalker*, celui qu'on nomme l'écrivain, révèle à un moment : "Je creuse la vérité et pendant ce temps, il lui arrive quelque chose.", et c'est dans cet élan que Louis-Cyprien Rials poursuit sa quête, avec emphase - mais n'est-ce pas la qualité-même associée à cette action ? - précisant néanmoins la cohérence de sa route aux fils des projets qu'il réalise.

Marie Maertens
Octobre 2016

MOUSAÏ / MUSES

avec **Charlotte Seidel, Jihee Kim, Sara Acremann, Rohwajeong,
Elisabeth S. Clark et Louis-Cyprien Rials**

06 février – 12 mars 2016

Neufs soeurs... chacune a reçu un cadeau qu'elle fera don à l'humanité entière... L'éloquence, l'histoire, la poésie lyrique, la musique, la tragédie, la rhétorique, la danse, la comédie, l'astronomie. Telles sont des bénédictions pour nous, êtres humains, qui tentons de trouver une explication à notre existence, de l'égayer, de partager des expériences ou simplement de laisser une trace. L'exposition MOUSAÏ / MUSES invite six artistes sous la base de la littérature et du temps qui s'écoule. Des références à l'histoire de l'art chez Charlotte Seidel, Jihee Kim, avec ses associations hardies et inattendues qui laissent libre cours à son inspiration, le lyrisme que l'on ressent en lisant la lettre de Sara Acremann sur un événement personnel, la mise en scène du scénario de la condition ordinaire de la vie chez Rohwajeong, la réflexion subtile et intellectuelle sur le langage et le verbe de la part d'Elisabeth S. Clark et enfin les trois bols de céramique renfermant des incantations rythmées à des fins de malédictions ou bénédictions pour Louis-Cyprien Rials, illustrent diverses facettes des dons que possèdent l'être humain, qui s'exprime par la littérature.

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, est une artiste franco allemande, qui vit et travaille à Paris.

Elle a présenté des oeuvres ayant attiré à l'histoire sur l'art. «...» est un livre édité par l'artiste sur les passages rajoutés et les modifications du texte effectuées par E.H. Gombrich dans son *Histoire de l'art* depuis la première (1950) à la seizième édition (2012). Ces passages sont entourés par le blanc d'une histoire sans fin. Elle suggère que l'histoire de l'art, puisse être une matière vivante, et que la perception d'un même événement, change suivant les époques. Quant à Square Dance et still, ces oeuvres sont la retranscription de certains passages du *Traité des Couleurs*¹ de Johan Wolfgang Goethe. Les oeuvres parlent d'absences, de transparences, de présences, de réfraction de la lumière, et des effets que l'observation des couleurs produit sur la vision humaine. Par exemple, des couleurs complémentaires apparaîtraient dans l'oeil «intérieur» après un certain temps d'observation d'une surface colorée.

Jihee Kim, née en 1983 à Séoul, a été diplômée de l'Ecole Goldsmith à Londres en 2013. Elle s'intéresse aux relations entre «le texte et l'image» et elle explore ses dessins en utilisant des livres. Ceux que Kim utilise normalement comme des carnets de croquis ont été donnés par donation par des villes. Ce projet a commencé lorsqu'elle a sélectionné certaines phrases ou mots d'un livre. Elle crée des dessins automatiques qui s'étendent comme des dominos – ses pensées, mémoires et expériences sont le point de départ qui évoque son imaginaire. La littérature lui fournit de multiples sources où extraire une multitude d'idées. La question de qu'est ce qu'elle doit dessiner lui fait sortir des images inattendues, comme pour les oeuvres To Dark Eyes, Bruce Lee, My tastes are singular, Black Books, et Don't touch partent de la sensation de la barrière de la langue, qu'elle ressent face à l'anglais.

Sara Acremann, est diplômée d'une licence de lettres modernes et arrive à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris en 2007 puis obtient son DNSEP avec les félicitations du jury en 2012. Elle utilise le son et le travail textuel, pour questionner la notion d'incertitude – celle des figures de l'auteur et du spectateur, celle du statut de l'image et du discours, en construisant des fictions fragiles, des récits qui s'appuient toujours sur des observations de la réalité quotidienne et se déploient dans l'espace incertain des suppositions. En 2015 elle est nommée pour la bourse Révélation Emerige et participe à l'exposition *Empiristes*. Le Mail et le Mur est une pièce qui reprend un mail adressé à quelqu'un en novembre 2013 et gravé dans le mur. Ici, c'est un témoignage où l'évènement central reste absent, où les personnages continuent de parler et dire. Le langage s'incarne toujours même s'il change de forme. Sara Acremann souhaite faire émerger les paroles et l'acte de graver dans le mur est fort... Volonté de rendre cet événement éternel ?

Rohwajeong, formé par **Yun-hee Noh** (Séoul, 1981) et **Hyeon-seok Jeong** (Séoul, 1981), est un duo d'artistes visuels de Séoul, Corée du Sud. Plus qu'un duo, c'est un être unique et indissociable. Ils travaillent sur les relations humaines qui changent à travers l'espace ou le temps ou sur des histoires de leur environnement en utilisant divers médiums. *Das Leben Der Anderen* (2009) est une vidéo dont le scénario est réalisé sur la base du film *Das Leben Der Anderen* (La vie des autres)² et rend compte des différentes formes de relations qui font la société. Ce film parle du mécanisme d'espionnage à grande échelle pratiquée par la Stasi en Allemagne de l'Est. La vidéo de Rohwajeong parle des conflits naturels dans les relations humaines, d'une compréhension commune qui grandit avec le temps et des illusions de la société qui nous entoure quotidiennement. La gestuelle dans cette vidéo représente la conversation entre deux personnes tandis que la simplicité de cette vidéo nous invite à regarder nos vies quotidiennes, comme pour la première fois.

Elisabeth S. Clark (née en 1983) est une artiste travaillant entre Londres et Paris. Elle explore la topographie du langage, du son, du temps et de l'esprit. Ses oeuvres parlent de déplacements et de disparitions - mais aussi de transformations et d'apparences. Elle ajoute, enlève, et établit de simples protocoles et fait souvent référence à la littérature, musique et science. Son travail s'ouvre de manière libre à plusieurs disciplines – sculpture, l'installation, la performance et la gestuelle. Elle expose :

- *When I buried the Book of Sand...*, issu du livre de Jorge Luis Borges *Le Livre de Sable*, qu'elle a vu lors d'un séjour à Buenos Aires en 2009, Elle l'a acheté et emporté dans son voyage à travers le pays pendant trois mois. Dans une des régions les plus sèches du monde, le désert d'Atacama³, elle a décidé d'enterrer ce livre, se remémorant la phrase qui dit que «le meilleur endroit pour cacher une feuille est la forêt». Les photos et le transfert à sec exposés sont la trace de cette action.

- *After a long time or short time*, une oeuvre qui fait partie de la série *Words that don't keep still*, cordes de mots qui ressemblent à des sculptures négatives, transformant une courte phrase en une image fictive ou en recréant l'impression d'un moment éphémère.

- *Choon*, mot inventé par elle-même. Ce mot a d'abord été repéré dans le roman de Samuel Beckett, *Watt*. Il l'a utilisé (orthographié) phonétiquement en impliquant le verbe «tune», mais avec un accent irlandais. Cependant, ce n'est certainement pas une erreur si Beckett a choisi d'accorder ce mot (il accorde le verbe «accorder»!). L'artiste en créant ce verbe s'intéresse à l'emploi, l'évolution et à la modification du langage.

Louis-Cyprien Rials, né en 1981 à Paris, pratique la photographie et la vidéo. Après des études de théâtre au conservatoire, son aspiration à des modes de création indépendants l'ont incliné vers les choix qui ont marqué sa carrière d'artiste. En 2005, il est parti vivre trois ans à Tokyo et y a organisé sa première exposition, *Koban*. Depuis son retour du Japon, il vit entre Paris, Bruxelles et Berlin. Il y poursuit ses recherches. En 2010, il est parti pour un premier voyage à moto dans des zones entières, fermées à travers le monde, qu'il voit comme des «parcs naturels involontaires». En 2012, il a terminé sa première fiction expérimentale, le western déshumanisé *Nessuno* et s'investit de plus en plus dans la création de vidéos à mi-chemin entre l'art et le documentaire contemplatif, avec les projets *Holy Wars*, *Dilmun Highway* (Bahreïn, 2014) et *Mene, Mene, Tekel, Upharsin* (Irak, 2015).

Mene, Mene, Tekel, Upharsin - Bols sont trois céramiques en biscuit, nouvelles évolution d'une tradition de l'ère sassanide d'inscrire des malédictions dans des bols d'incantation tournés vers le sol. Les textes, traduits avec l'aide du Collège de France, sont inscrits en Judéo-Araméen sur les faces de ces objets. L'un d'eux est une bénédiction pour l'homme désintéressé et bénéfique, alors que les deux autres promettent le brasier aux responsables des guerres et des prédatons contemporaines. Ces céramiques accompagnent la vidéo *Mene, Mene, Tekel, Upharsin*, où l'on voit un feu éternel. Rials explique que les céramiques sont comme sortis de ce feu.

Galerie Dohyang Lee

1. Le *Traité des Couleurs* expose comment les couleurs sont perçues dans différentes circonstances, privilégiant une approche physiologique.

2. *Das Leben Der Anderen* (La vie des autres), 2006, écrit et réalisé par Florian Henckel von Donnersmarck.

3. Le désert d'Atacama se situe au nord est du Chili et fait partie d'un des déserts les plus arides du monde. Il est plein de ressources naturelles comme le cuivre, le fer et le lithium. Très récemment, en 2015, des pluies providentielles ont fait éclore de la végétation dans certaines localités de ce désert.

Le travail de Louis-Cyprien Rials rend compte, à travers de photographies et de vidéos, d'un monde sans humains. Tout ce qui reste sont les formes et terrains qui conduisent à la désorientation et la contemplation. Par l'exploration des représentations possibles de paysages issus d'échantillons microscopiques aux images satellites, en changeant l'échelle d'étude, il propose au spectateur un espace aussi libre pour l'imagination que pour les parédoles. Dans cet univers de l'être oublié et en retraite, cette documentation d'une scénographie abandonnée, de monuments - naturels ou pas - de ruines, de traces inscrites dans la géographie, révèle une partie d'humanité comme vue à travers le prisme de son absence.

EMPIRISTES

19 Novembre 2015

Du 6 au 22 novembre 2015

Villa Emerige, 7 rue Robert Turquan 75016 Paris. Du mardi au dimanche 13h00 - 19h00

Entrée libre

Commissariat : Gaël Charbau assisté d'Aurélié Faure

Avec les oeuvres de : Sara Acremann, Bianca Bondi, Alexis Hayère, Jessica Lajard, Raphaëlle Peria, Lucie Picandet, Louis-Cyprien Rials, Clément Richem, Kevin Rouillard, Loup Sarion, Samuel Trenquier

Empiristes ?

Parmi les onze artistes retenus pour cette deuxième édition de la Bourse Révélations Emerige, beaucoup ont pour point commun de rendre manifeste, dans leurs travaux, les relations qu'ils entretiennent avec la matière qui les entoure. Cette matière, c'est la céramique, le bois, la laine, le plastique, l'eau, le sel, l'argile ou la surface même d'une photographie. Comme de nombreux plasticiens de leur génération, cette affirmation, cette revendication de la matière est à mettre en perspective avec les nombreux discours ambiants sur la dématérialisation de l'art et de notre environnement. Mais ce sont aussi des textes et des souvenirs, de l'amour, du temps ou le discours esthétique lui-même, que les artistes utilisent comme ingrédients critiques de l'œuvre d'art.

L'expérience de l'artiste, ouverte à toutes les opportunités, à tous les hasards des techniques qu'ils inventent s'observe aussi à l'opposé du marketing qui habite tous les étages de notre société. Il s'agit là d'une expérience longue et complexe, avant d'être efficace.

La conversation intense et raisonnée, méthodique ou extravagante, engagée avec les objets et les idées qu'ils prélèvent dans notre vie quotidienne ou à l'autre bout du monde, génère dans leurs pratiques de nouvelles et réjouissantes expériences esthétiques.

Gaël Charbau

En dehors de projets photographiques - contemplatifs ou conceptuels - d'installations et de vidéos, mêlant documentaire et fiction, ma recherche s'est orientée depuis 2006 sur le sujet particulier du minéral et plus spécifiquement sur les pierres à images.

Au I^{er} siècle, Pline l'Ancien écrivit que « *n'ayant pas de marbres prêts pour les utiliser pour les murs ou pour les diviser en morceaux, on se décida à les imiter avec de la peinture, en reproduisant les taches des pierres les plus rares* » (Pline l'Ancien, 1981, livre XXXVI, p. 53.).

La technologie contemporaine a pu me permettre, par différentes approches, de contenter ce désir ancien de se plonger totalement dans les paréidolies habituellement cachées dans les tréfonds de la roche. En la révélant par de larges tirages ou des papiers peints de taille variable, la pierre évoque au spectateur la possibilité d'un paysage défini par la coupe, et que lui seul saura lire et interpréter, à moins qu'il ne se laisse guider par un titre révélant une clé de lecture plus restrictive (cf: *La théorie de la Terre Creuse* - 2014)

Ce cheminement, étayé par des lectures et des visites de carrières comme de musées, m'a offert une vision générale et documentée sur les pierres à images. Des concrétions sableuses qui forment la pierre américaine de Kanab, au suiseki japonais sculptés par l'eau et aux dunites bicolores. Des pierres chinoises de Guohua de Jiegou, ou de Youlan aux marbres bleutés de Bristol.

En parallèle, je suis parti en voyage et j'ai documenté photographiquement les plus belles formations rocheuses que j'avais préalablement repéré : la Ciudad Encantada en Espagne, Externsteine en Allemagne, Đavolja Varoš en Serbie, les champignons géants de Beli-Plast en Bulgarie et la région turque de Cappadoce et plus loin encore, les lacs salés du Kurdistan. Ces photos, comme d'autres, attendent une occasion propice d'être dévoilées ou mises en correspondance avec de futurs travaux.

Louis-Cyprien Rials

« A l'instar du dernier Caillois, Rials collectionne les pierres. Il les scrute, en quête sans doute de la spécularité du monde. Le fragment devient ainsi paysage. Mais c'est, suggère-t-il, qu'il est déjà paysage au sein d'un ordre, comme leibnizien, de totalité. Peut-être aussi souhaite-t-il nous alerter sur la véritable origine et le destin le plus assuré du monde : l'absolu règne du minéral, qui renvoie toute gesticulation humaine à la vanité. »

A.S

De larges tirages photographiques, mais aussi de petits objets mystérieux, des sortes d'objets montés à la façon des arts décoratifs du dix-huitième siècle : pour cette fois "voyageur immobile", Louis-Cyprien Rials appelle le spectateur méditatif à cheminer lui-même, dans et par la pierre, dans un passé sans fond et dans son âme sans limites. Une pointe d'ironie, peut-être, sourd du contraste entre la minérale vérité et l'artefact des cadrages et des montages : bien loin d'abolir l'efficace premier des circonvolutions rêveuses, elle favorise cet entre-deux proprement humain - celui du cheminement incertain entre l'infini du rêve et la finitude de la chose.

A.S - a stationary traveller - 2014

Louis-Cyprien Rials peint l'absence. Comme après l'Apocalypse. La desertion ressort de l'image. Et le manque surgit des impressions. Celle de l'homme, évidente dans son invisibilité. Celle d'un dieu, sans aucun doute. Cependant, ce vide est toujours sur le point d'être comblé. Du béton érodé. L'esprit peut être opérationnel parmi les décombres dans les déserts - immobiles, menacés par l'informe, dans ces carrières éternelles de formes, sauvées par le marbre des ruines, soulevant la poussière et fracassant les portes, là-bas dans les villages abandonnées. Un sentiment fragile de la possibilité du retour émerge de cette poésie de l'absence.

Charles Edward McSlair

KIRKOUK ET BABA GURGUR

21 mai 2015

Le mercredi 20 mai 2015, nous étions deux étrangers seulement par toute la ville de Kirkouk, protégés par la mobilisation sans faille des forces Peshmerga (littéralement, en Kurde : ceux qui font face à la mort) et des Asayish. J'ai pu commencer à filmer *Mene, Mene, Tekel, Upharsin*, le troisième volet de ma trilogie des déserts et de la violence (*Nessuno*, Espagne, 2013 - *Dilmun highway*, Bahrein, 2014) - voir aussi la tombe du prophète Daniel.

Les autorisations furent longues à obtenir : appels dans le vide, mails sans réponse, refus du consulat à Erbil de m'accorder l'aide dont j'avais besoin (les ordres de Paris sans doute : Kirkouk est une zone de guerre ; il est déconseillé de s'y rendre). Après dix jours passés dans un hôtel sordide du bazar de Sulaymanieh, à fumer des Chichas, jouer au Backgamon, et parler à toute personne qui pourrait m'accorder un peu d'aide, j'ai demandé à mon ami Hiwa Hassan, ingénieur électrique de la ville de Sulaymanieh de s'entremettre : il a obtenu un RV à Kirkouk avec Abu Bakr Sofi, membre du PUK et responsable des relations avec les médias pour la communauté de sa ville.

Filmer dans ces conditions n'est pas très facile. Et non plus expliquer un tel projet à des gens qui ont vécu toute leur vie dans la guerre et conservent très vif aussi le souvenir de l'Anfal, le génocide voulu par Saddam et qui a fait 182.000 morts. Mais l'on n'a pas douté de ma sincérité et l'on m'a fait confiance : j'ai obtenu l'autorisation de filmer à Baba Gurgur et de visiter Kirkouk.

Je tiens à remercier particulièrement pour leur soutien :

le Docteur Karim Najmiddin, gouverneur de la ville de Kirkouk

Mme Almas Fazil, membre du Gouvernorat de la Ville de Kirkouk

La communauté du PUK à Kirkouk (Malbandi 2 Kirkouk PUK)

M. Kaka Bra, en charge des opérations pétrolières du Nord de L'Irak

M. Majid Habib, en charge de la sécurité de la Ville de Kirkouk (Community 5 Malbandi 2 PUK)

M. Bakr Sofi, en charge des relations avec les médias de la ville de Kirkouk

mon fidèle ami, Hiwa Hassan, ingénieur électrique de la ville de Soulaïmanieh

Je me suis toujours senti en sécurité pendant ces moments à Kirkouk, même si j'ai lu la peur qu'il m'arrive quelque chose dans les yeux de mes protecteurs. Je ne pouvais pas dormir dans un hôtel sous peine d'être kidnappé, j'étais accompagné par des Peshmergas dans tous mes déplacements dans la citadelle. J'ai vu de mes yeux un responsable de la sécurité de la ville signer l'ordre d'arrestation de membres de DAESH, livrés après un interrogatoire par un autre qui préparait un VBIED, heureusement arrêté avant qu'il n'accomplisse sa sinistre tâche.

Dans mes nombreuses conversations, mes amis m'ont parlé de l'Anfal, de l'arabisation forcée de Kirkouk, voulue par Saddam et de la destruction de la citadelle en vue d'anéantir la conscience de leur identité. Ils m'ont parlé de Baba Gurgur, le "père des flammes" en kurde et du fait qu'il n'y avait pas d'autres mots pour désigner cet endroit. Ils m'ont demandé de me battre pour eux dans la mesure de mes moyens, car ils veulent absolument récupérer Kirkouk dans le cas probable d'une partition, voulue dans d'autres agendas que le leur, de l'Irak. C'est avec un grand plaisir que je m'acquitterai de cette tâche. Kirkouk est une ville kurde, même si elle est traditionnellement multiculturelle ; l'origine kurde de Baba Gurgur ne fait aucun doute.

J'ai reçu d'innombrables témoignages de réfugiés chrétiens dans les camps, louant la bonté de leurs hôtes envers eux ; ils m'ont exprimé par contre la déception que l'attitude de la France leur causait (comment comprendraient-ils ce que nous sommes devenus ?)

galerie dohyanglee

J'écris ces lignes dans mon hôtel de Sulaymanieh - heureux de boire mon thé noir - plus encore de partir dans les montagnes danser entre hommes autour d'un feu, et parler de femmes, que l'on ne rencontre guère - heureux aussi de poursuivre la discussion avec mon ami journaliste chiite réfugié dans mon hôtel car les milices de Moqtada al Sadr ont décidé qu'il devait mourir et ont déjà assassiné son frère en guise de funèbre avertissement. Je continue à voir aussi mes nombreux amis Yézidis pleurer sur la perte de Sinjar et sur la mise en esclavage de leurs compagnes vendues sur le marché de Mossoul. Ils ne savent pas que je sais qu'ils les massacreront si elles sont libérées - ces malheureuses sont souillées à leurs yeux ; peut-être leurs larmes sont-elles dues aussi à la conscience de ce devoir auquel ils ne sauraient échapper.

Peut-être vous dirai-je un jour pourquoi les Yézidis et les kaka'i n'ont pas le droit de cracher par terre (il m'a fallu du temps pour obtenir une réponse à cette question).

Je reste avec mes amis kurdes, minorité opprimée, écartelée entre quatre pays, mais qui a décidé pourtant de s'occuper d'autres minorités persécutées. Et de construire enfin sa nation par le sang versé, à l'heure ou d'autres, après que tant des leurs, au siècle dernier, aient donné leur vie, ont décidé d'achever de détruire la leur.

Louis-Cyprien Rials